

La sylviculture se moque bien des frontières... et les forestiers aussi !

Deux approches

Sylviculture naturelle et sylviculture « systémique » : analogies et différences

Article d'Alessandro Wolynski, Président de Pro Silva Italia,
paru dans la revue « Sherwood » aux pages 14 à 16 du numéro 149 (décembre 2008 – janvier 2009)

Traduit de l'italien par Jacques Hazera

Le Congrès National de Sylviculture qui vient tout juste de s'achever en Sicile, à Taormina, a vu émerger – surtout lors de la discussion de la motion finale – une sorte d'opposition entre deux approches sylvicoles : la naturelle et la « systémique ».

J'ai été particulièrement frappé par certaines affirmations au sujet de la sylviculture naturelle, parmi lesquelles notamment le fait qu'elle serait exclusivement caractérisée par un objectif de production – du reste en cohérence avec sa structure irrégulière – ou encore par la différence abyssale existant entre ces deux approches.

Un contresens

Ayant fait mes armes de forestier dans une province où la sylviculture naturelle est implantée depuis près d'un demi-siècle, et ayant déjà cherché dans le passé à retrouver les origines historiques de cette approche sylvicole, ces affirmations m'ont paru caricaturales. J'ai donc voulu comprendre d'où venait cette réduction, en m'appuyant sur des références extérieures aux seules pratiques italiennes, considérant notamment que la sylviculture naturelle avait pris sa source en Europe Centrale avant de s'être répandue de façon diffuse comme élément de gestion dans tout l'Arc Alpin, mais seulement à partir de la seconde moitié du siècle dernier.

Ma première remarque, de caractère général, est que je ne peux pas croire qu'on puisse arriver à donner une quelconque définition simple de la sylviculture naturelle, que ce soit pour la mettre en relation avec un moment particulier de l'Histoire, ou pour l'accrocher à un endroit géographique précis, comme quand on veut l'assimiler au modèle de la « forêt normale » défini par SUSMEL pour les futaies alpines. Bien entendu, si l'on se limite au domaine italien, une telle référence apporte beaucoup d'arguments aux réflexions en cours, ou même passées, quant à la gestion de ces formations forestières. Je crois cependant que c'est une erreur de considérer la sylviculture naturelle comme une simple technique, alors qu'elle doit au contraire être envisagée comme une approche globale destinée à résoudre les problèmes forestiers, en se basant simplement sur quelques principes fondamentaux : des principes définis au travers d'un processus en évolution permanente, qui est issu d'une accumulation d'expériences et d'observations faites par quantité de forestiers ayant eu à s'occuper de bois dans des situations historiques et géographiques diverses (WOLYNSKI 1998). C'est donc une affirmation caricaturale – ou pour le moins exagérée – de prétendre que les canons de la sylviculture naturelle imposeraient à la forêt une structure imaginaire suggérant, à travers l'expression « futaie irrégulière et mélangée », une architecture figée organisée strictement pied à pied, dont le stade d'équilibre le plus élevé ne pourrait être atteint que par une normalisation (CIANCIO et NOCENTINI 1984), ou même de soutenir que pour cette sylviculture naturelle, la productivité, le rendement, et la valeur économique sont indépendants de l'écosystème (CIANCIO 1999).

L'origine de la sylviculture naturelle

Il ne fait aucun doute que la théorie de la futaie jardinée, mais surtout les exemples où elle est appliquée, parfois de façon traditionnelle (les forêts du Jura français du temps de GURNAUD, ou les forêts suisses du Canton de Neuchâtel ou de la région d'Emmental, ou les hêtraies de Thuringe, ou les petites forêts privées des massifs montagneux alpins, ou les forêts mixtes d'épicéa, de sapins et de hêtres de la péninsule balkanique, sans oublier le « taillis cadoréen » pratiqué dans les Alpes italiennes orientales...), il ne fait aucun doute que tous ont eu un rôle décisif dans la fabrication de la sylviculture proche de la nature, et qu'ils conservent un rôle important ! Il faut cependant mentionner aussi le rôle qu'a pu avoir en France le taillis sous futaie pour la mise au point de la « sylviculture d'arbre », très étroitement liée à une sylviculture où le traitement de la forêt coïncide avec le moment de son exploitation, ou la reconnaissance de la relation entre le maintien de la couverture permanente du sol, et l'amélioration des conditions édaphiques et écologiques sur le développement des peuplements forestiers, à l'exemple des forêts de pins sylvestres sur les sols sableux des Barentoren, dans la Saxe, prises en gestion en 1920 par MÖLLER et décrites par SCHAEFFER en 1937 puis par PIETSCHMANN en 1984, ou celles d'Erdmannshausen en Basse-Saxe.

Quelques précisions

Cela n'aurait plus de sens aujourd'hui d'envisager la futaie jardinée comme modèle de gestion unique, mais la question s'est posée en 1950, lors de la création en Allemagne de l'A.N.W. (*Arbeitsgemeinschaft Naturgemäße Waldwirtschaft* – Association de Sylviculture Conforme à la Nature), avec l'opposition entre d'une part DANNECKER – formé dans les futaies jardinées du Wurtemberg, et premier Président de l'A.N.W. – et d'autre part son successeur WOBST.

En formalisant par dix principes ce mode de gestion, en se réclamant de la futaie continue de MÖLLER (« *Dauerwald* »), en affirmant les avantages de la forêt mixte, du maintien de l'ambiance forestière pour la bonne éducation des jeunes, de l'intérêt des soins individuels, de la combinaison des diverses opérations culturales lors de chaque intervention (sélection, soins, régénération, etc.), WOBST se plaçait fermement en opposition avec la conception de la « futaie normale » du modèle régulier, mais sans aller jusqu'à proposer qu'on lui substitue un modèle de type jardiné et arrivant cependant à dire, en s'appuyant sur la définition donnée en 1950 par KRUTZSCH que, sur le plan de la productivité, la phase optimale de la forêt (« *Hauptwald* ») représente l'idéal de la gestion proche de la nature, et recommandant de la maintenir à ce stade le plus longtemps possible.

En réalité, la véritable opposition ne se situe pas entre l'équien et le jardiné : ce que la sylviculture naturelle n'admet pas est la normalisation de la futaie régulière qui contraint à certains choix d'intervention, et empêche du même coup de tirer parti des processus spontanés inhérents au peuplement et au sol, et qui pourtant sont la manière optimale d'atteindre les objectifs que l'on se fixe. La préférence se porte donc souvent sur la forêt structurée et irrégulière, bien plus à même de s'adapter aux changements stationnels et qui offre une grande souplesse de gestion. Cependant, il est clair aussi que la substitution par un modèle jardiné, défini par une certaine courbe de distribution des diamètres – même si cette courbe résulte d'études consacrées au milieu ambiant – aurait pu la faire retomber dans cette même erreur qu'elle cherche à éviter. Ainsi, à titre d'exemple, je me souviens comment, lors de la tentative de fournir une base théorique au modèle de normalité pour les sapinières jardinées (SCHAEFFER *et al.* 1930), les courbes mises au point en France ont toujours été considérées avec suspicion par de nombreux gestionnaires doutant de leur utilité sur l'optimisation réelle des résultats, et craignant même que, par défaut d'esprit critique, on se fourvoie à les prendre en compte pour elles-mêmes, à la lettre, et à les isoler du réel. L'emploi du terme « irrégulier » à la place de « jardiné » a justement pour but de montrer que l'intervention sylvicole doit résulter d'une observation attentive du peuplement, et s'appuyer sur ses exigences naturelles spécifiques, sur sa dynamique propre, en s'y adaptant, plutôt que sur les caractéristiques de telle ou telle courbe. Dans cette approche, la structure n'est pas un objectif de la gestion : elle n'en est qu'une conséquence. C'est pourquoi, dans la plupart des cas, cette structure est dite « irrégulière ».

L'automation biologique

Le recours à l'emploi des dynamiques naturelles dans la gestion est une idée développée, sous divers points de vue, par de nombreux auteurs couramment cités comme références de la sylviculture naturelle à partir de GAYER (1877) pour lequel, à la base de toute sylviculture, il doit y avoir la conservation intégrale des forces productrices et l'observation rigoureuse des lois de la nature, chose qu'on retrouve chez GURNAUD pour qui « *les arbres doivent être exploités en fonction de leur réel accroissement et non pas en fonction de l'âge théorique de leur maturité* », ou chez WIEDEMANN (1925) pour qui il faut avant tout prendre en considération l'état de la forêt puis en déduire ce qu'il est possible de faire sur le plan économique, au lieu de s'occuper seulement de l'essence la plus rentable (l'épicéa dans ce cas). La première étape consiste donc à examiner les caractéristiques de la station (WIEDEMANN 1925), concept qui, aujourd'hui, nous amène ainsi directement aux récents travaux sur la typologie des stations.

Un autre argument, porté par les partisans de la sylviculture « systémique », argument ancien en vérité mais qui renforce l'indispensable réussite de la sylviculture naturelle, est la considération que cette dernière placerait la production comme objectif exclusif (CIANCIO 1997). Cet argument revient donc à l'accuser, en substance, de conserver intacte la tendance

classique à plier la forêt à nos utilisations propres. En réalité, il est exact que la sylviculture naturelle, tout comme la sylviculture classique ou agronomique, cultive la forêt en vue d'objectifs, même s'il ne s'agit pas nécessairement d'objectifs de production :

- « *La sylviculture naturelle est tournée elle aussi vers la production de substances organiques utiles à l'être humain mais, avec une ouverture plus holistique, considère aussi comme important l'accomplissement des autres fonctions à caractère social reconnu aux forêts.* » (SUSMEL 1970).

La véritable différence entre ces deux approches ne porte pas tellement sur le principe de la culture, mais sur la façon de le faire. La sylviculture « systémique » dépasse ces conceptions utilitaristes dans les relations entre l'Homme et la forêt, allant même jusqu'à considérer la forêt comme « *sujet de droits* ». Concrètement, quels seraient donc ces droits ? La sylviculture naturelle ne reconnaît-elle pas de fait les droits de la forêt lorsque, en cherchant à satisfaire les exigences humaines, elle s'efforce de reconnaître et de respecter les mécanismes biologiques et la complexité de l'écosystème forestier ? Même sans faire référence à la sylviculture naturelle, on pourrait citer brièvement quantité d'auteurs qui, depuis toujours, ont trouvé la synthèse de cette approche en affrontant les problèmes de la gestion forestière en quelques mots. Ainsi par exemple :

- « *Il faut aider la nature en l'imitant* » (DRALET 1824) ;

- « *Imiter la nature, hâter son œuvre* » (PARADE 1837) ;

- « *On commande à la nature en lui obéissant* » (PERRIN 1952 citant BACON) ;

- « *La culture de la forêt repose sur un autre principe, celui du respect des lois naturelles* » (BOURGENOT 1973).

Plus récemment, le manifeste des principes de Pro Silva Europe – association créée en 1989 par un groupe de sylviculteurs proches de la nature originaires d'Europe centrale, et qui est une émanation de l'A.N.W. – porte une attention encore plus explicite au maintien de la capacité bioécologique de la forêt :

- « *Quels que soient les objectifs que la société peut attribuer à la forêt, la vitalité et la capacité d'interactions de toutes les formes de vie de l'écosystème forestier sont la condition nécessaire au développement de toutes ses autres fonctions. Il en ressort par conséquent que la conservation de l'écosystème ou, au besoin, sa reconstitution, sont donc une exigence prioritaire.* » (Pro Silva Europe 1999).

On peut aussi lire ceci :

- « *... en sylviculture systémique, la forêt n'a pas de structure définie, elle est hétérogène, autonome, et l'intervention culturelle est conçue pour assister les mécanismes relationnels entre les parties qui composent le système, favorisant les interactions entre elles et l'environnement. L'objectif est l'efficacité fonctionnelle de l'écosystème.* » (CIANCIO 2007).

En ce qui concerne l'absence de structure et l'hétérogénéité, nous avons déjà dit que, en sylviculture naturelle, l'irrégularité structurelle n'est qu'une conséquence du traitement, et non pas un objectif qu'il s'agirait d'atteindre au détriment de l'efficacité fonctionnelle.

- « *La sylviculture continue n'est pas liée à des types précis de forêt, ni de structure, ni à des procédures particulières d'exploitation. Tout cela s'adapte aux conditions de détails, dans le respect des principes de base.* » (MÖLLER 1922).

Quant à l'autonomie de la forêt, c'est un concept inhérent aux principes mêmes de la sylviculture naturelle, depuis leur origine, puisqu'il est reconnu qu'elle s'autorégule et qu'elle a un effet interactif sur son propre environnement (MÖLLER 1922). La différence de fond entre ces deux approches sylvicoles (la naturelle et la systémique) paraîtrait donc résider surtout dans la négation de toute organisation fonctionnelle, qui reste propre à la sylviculture naturelle, même si elle demeure insérée dans une vision multifonctionnelle de la forêt.

Le statut de la forêt

On en vient cependant à se demander quel peut être l'intérêt d'une sylviculture qui aurait comme unique objectif ultime l'efficacité fonctionnelle de l'écosystème forestier dont, par ailleurs, on reconnaît pourtant les capacités d'autonomie et d'autorégulation, indépendamment des fonctions qu'il apporte à la société. Cela revient à se demander si c'est la forêt qui a besoin de l'Homme, ou l'inverse. Je crois que la réponse est très simple : l'intervention de l'Homme en forêt, c'est-à-dire la sylviculture, ne se justifie que dans la mesure où, pour diverses raisons, l'être humain y recherche la satisfaction de certains besoins. Qu'il s'agisse de la production traditionnelle de bois, ou de la protection de terrains à risques, ou du maintien de la biodiversité, ou de l'accueil de la faune sauvage, etc., la société est disposée, pour tous ces biens, à investir du temps, des deniers, et du travail. En l'absence de ces besoins, la forêt pourrait être laissée tranquillement à sa propre évolution, sans qu'il soit même utile de se préoccuper de son effondrement éventuel, ni de sa substitution par un autre système écologique, étant donné que la question de son équilibre, de sa pérennité, et même de ses droits, ne sont jamais que des conceptions de nature strictement humaine.

Conclusion

En réalité, il y a une nette concordance entre l'approche systémique et les principes de l'approche naturelle, principes qui se sont développés au cours du temps. Je crois donc que, de toutes façons, je resterai ancré à ce patrimoine des idées, des connaissances et des pratiques appliquées, tel qu'il a été mûri au cours du processus d'évolution de cette dernière approche.

Ce patrimoine est le fruit d'une confrontation avec les défis très concrets qui sont aujourd'hui lancés à la gestion forestière, et tout particulièrement à une gestion qui, outre les exigences économiques et sociales, se veut accrochée au principe de pérennité.

Le principe d'interventions fréquentes, mais prudentes et minutieuses, se retrouve dans de nombreux concepts typiques de la sylviculture naturelle : ne pas prélever plus que l'accroissement, maintenir un couvert permanent, attribuer une grande importance aux soins cultureux, pratiquer une sylviculture d'arbre par laquelle peut être reconnu le rôle spécifique de chacun (éducation, production, renouvellement, accueil, etc.), critères qui entraînent donc le choix de maintenir un arbre ou de le couper. Ce principe, repris et partagé, doit être confronté à deux autres principes fondamentaux :

- le principe de l'efficacité de l'intervention par rapport aux objectifs, même multiples, que l'on se donne et qui, d'une manière ou d'une autre, doivent être définis ;
- le bilan entre l'utilité et le coût de l'intervention (son « *économicité* ») et, plus généralement, la question du bilan de gestion de la propriété cultivée selon de tels principes, mais sans oublier cependant l'importance des autres fonctions non économiques.

Le risque, pour la sylviculture durable, serait qu'on passe soit à l'abandon de la forêt – ce qui s'est déjà produit dans de nombreuses situations, et pas simplement à la suite de choix conscients – ou bien au retour à une gestion basée sur l'exploitation plus que sur la sylviculture, ou alors sur une sylviculture « fictive » pour laquelle l'objectif ne serait pas de traiter la forêt pour en retirer des bénéfices, mais simplement de conserver cette activité par habitude...

S'il fallait vraiment en arriver là, il vaudrait bien mieux alors, pour le bien de la forêt autant que pour le bien de l'économie nationale, satisfaire ce besoin d'une toute autre manière !